



MOTS ET IMAGES
Jean-Louis Canvel

Cyclades

La vie en (grand) bleu

On dirait qu'il y fait toujours beau, c'est ça qui à coup sûr attire et ravit l'estivant exigeant en matière de soleil, de cette chaleur dont il est en manque, perdu dans les brumes grises et froides d'un pays bien plus au nord. Il fait bon y vivre, probablement, au calme, à l'abri des tempêtes de la vie (mais pas toujours du vent qui souffle parfois hélas un peu trop fort à certains moments de l'année), même si on se doute bien un peu que leurs habitants ne doivent pas se dorer la pilule à longueur d'année sur la plage, que sur les terres rocailleuses et arides poussent surtout des chapelles immaculées et isolées, et enfin que la sueur coule plus que les pièces d'or.

Mais on évacue bien vite ces sombres pensées en se disant que la misère est moins triste au soleil comme dit la rengaine qu'adorent chanter, en y mettant tout leur cœur (massacrer diront les mauvaises langues dont je ne suis pas...), les chorales de tout poil.

Des villages perchés répondant au doux nom d'Apollonia en général, des maisons basses aux murs d'un blanc aveuglant, portes closes et volets bleus comme de petites chapelles perso, des ruelles étroites et pentues où le temps lui-même se perd, pavées ou dallées, cerclées d'un contour énigmatique et incertain de peinture blanche, des signes qui vous mènent toutes au Castro en ruines, des moulins abandonnés aux bras immobiles, des fleurs toujours en fleur, rouges ou violettes, des chats faméliques, appointés par l'office de tourisme local, sommeilleux plus que souffreteux, que la chaleur écrase sans leur faire de mal, et la mer immense, scintillante, lisse et inquiétante, huileuse ou houleuse, la grande bleue rêvée des films de rêve, et c'est tout, on a tout dit de ce que l'on voit quand on se balade, le nez au vent (toujours ce satané vent on dirait, celui qui indispose le touriste qui vient à une mauvaise période et que ça tombe sur lui, et qu'il a du coup l'impression qu'on lui vole un jour ou deux), on a fait le tour de la question, croit-on.

Alors il fait chaud, ça dessèche le gosier, et il faut boire beaucoup. De l'eau, minérale parce qu'on ne sait jamais, il n'y a pas si longtemps que. Peut-être une petite bière mais attention, ça scie et coupe les pattes, ça gonfle dans le bidon et faut évacuer fissa sinon ça fermente.

On rencontre bien quelques vieux assis à l'ombre, sur une chaise ou sur un banc, s'appuyant sur une canne centenaire à laquelle leurs mains s'agrippent pour ne pas tomber en dormant, quelques vieilles affairées se faufilant le long des muretins chaulés, entre ombre et soleil, portant panier ou cabas, et des ânes bâtés, lourdement chargés sur chaque flanc pour équilibrer, butant sur les pavés polis et glissants, tirant parfois charrette, qu'un cocher stimule d'une badine ou d'un fouet, des camionnettes improbables, un pélican qui se dandine sur le port, d'antiques bus poussiéreux qui sillonnent quand ça leur chante des routes pas très carrossables, évitant d'un air las de trop nombreux nids de poule, et des chapelles toujours et encore, semées comme autant de petits cailloux blancs au sommet des collines pelées, avec une croix blanche surmontant un dôme d'un bleu profond et réfléchissant, mélange harmonieux de mer et de ciel, demi-sphère parfaite et apaisante, on aime retrouver ces paysages rassurants, invariants, ce calme qui repose des tour-



ments du monde et de ses fracas. Les petits murs sont de pierre sèche.

Ici, tout est peint en blanc ou en bleu, ils ne connaissent que ces deux couleurs, celles de leur drapeau. Les taches de couleur, ce sont les fleurs qui les apportent. Celles qui jurent, criardes, c'est le touriste qui les importe.

On va à pied, c'est la marche qui est adaptée à la lenteur des îles, il faut prendre son temps, celui qu'on nous donne et qui n'appartient à personne. Il n'y a pas de pistes cyclades de toute façon... On est bien, on ne se pose plus de vaines questions. On oublie les soucis, la vraie vie, le sens des responsabilités, on s'en fout, on n'a pas de journal, on se dit qu'Internet n'est peut-être pas encore arrivé par ferry, on n'a pas envie de consulter ses messages, porteurs de mauvaises nouvelles, des réponses à donner, on décroche, c'est cool.

Le soir, les villages s'animent, bruissent, les oiseaux font du vacarme dans les arbres éclairés par le jour finissant, les lumières s'allument et brillent dans le ciel encore vide, ça parle dans toutes les langues, ça se cherche et ça se trouve, on ne coupe pas au vacarme des fêtes et des musiques modernes trop fortes, sauvages et hystériques, c'est l'heure de s'amuser, de danser, de s'étourdir, de s'éclater, on oublie la torpeur du jour, le sel et le sable, les coups de soleil, on se bouge, on se déhanche (attention, la prothèse va coincer un peu), on se trémousse plus qu'on ne danse vraiment, sur des airs populaires qui ne dureront que l'été mais que les nostalgiques retrouveront dans 20 ans, relancés à coups de pub et de com (on dit marketing, je crois, parce que ça fait moins con, pensent-ils).

On s'agite avec des gestes mesurés mais pas vraiment calculés ni académiques, chaleur oblige, gaieté un peu factice certes mais l'ambiance aidant tout passe, on se lâche à moitié, c'est ça les vacances de rêve, on boit un peu, beaucoup, trop sûrement mais c'est bon, ça grise et la vie n'est plus, pour un instant seulement monsieur, pour un instant, la voilà rosée la vie, les nuits sont blanches, la mer noire, on est jeunes encore, on a la santé, on en oublierait presque que le bateau repart dans trois jours et qu'on a son billet de retour en poche, la valise fatiguée elle aussi à boucler, que les collègues vous attendent au bureau, goguenards ou indifférents, que la famille reste la famille, rien d'autre à en dire, et qu'en réalité tout le monde s'en fout de vos vacances inoubliables, des lieux paradisiaques qui sont déjà loin, rien ne peut se partager, surtout pas le bonheur, vos photos seront toutes ratées, surexposées et sans intérêt, elles n'ont pas la parole et vous non plus.

Alors il faut profiter, profiter à fond, et c'est toujours ça de pris, le temps n'appartient qu'à vous, surtout le bon, et à ceux qui se lèvent tard. Tant pis pour les esprits chagrins.

Dancez sous votre (bonne) étoile !

PS : Si je devais citer mes préférées parmi toutes ces îles Cyclades que j'ai visitées, mon choix se porterait sur certaines encore peu connues comme Vamonos la vaillante, Mojitos et l'happy hour du soir, Juskalos la rude, Podemos la rebelle, Churros la bonne pâte, Merinos l'animale, Craignos la dangereuse, Rastapopoulos la riche, Bastos la maffieuse, Gyros la grillée, Pathos la triste, Spéculoos l'île aux belges, Gratos la bon marché, Byblos la fêtarde, Galapagos la lointaine, et j'en oublie forcément des vertes et des pas mûres, Sacerdos la dévote, Tétanos l'écorchée, infectée de touristes l'été, Calendos la bien faite, Ipsos la trompeuse, et même Papy mougeos la scheumelemeu...

Mais vous, vous en connaissez sûrement aussi, c'est lesquelles alors que vous aimez ?